

## LES REMÈDES AUX DEUX FORTUNES.

(Préface, dialogues 1 à 4 du premier livre,  
et dialogue 93 du second.)

PÉTRARQUE.

**L**ES Remèdes aux deux fortunes peuvent se ranger parmi ces ouvrages célèbres et méconnus, dont le renom même a fait oublier depuis longtemps qu'en effet ils existaient.

Sans doute cela fut-il le sort de presque toutes les œuvres latines de Pétrarque, à proportion que s'effaçaient le goût d'une philosophie exclusivement morale et celui de la langue par laquelle elle s'exprimait. Or ces œuvres ont durablement marqué la culture européenne, au moment où elle accédait à sa propre conscience en tâchant de se définir elle-même et de mesurer ses pouvoirs et ses limites. Klaus Heitmann, dans l'étude qu'il consacrait à cet ouvrage, rappelait que dans l'ordre de la philologie, mais aussi dans bien d'autres domaines, « les lettrés, jusqu'aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ont — sans le savoir — marché sur [l]es traces » de Pétrarque<sup>1</sup>; et Hugo Friedrich, dans son livre sur Montaigne, notait que « ce que [Pétrarque] avait déposé dans ses traités et épîtres latins continua d'agir, secrètement ou ouvertement, dans la littérature morale théorique et la littérature autobiographique de trois

<sup>1</sup> Klaus Heitmann, *Fortuna und Virtus. Eine Studie zu Petrarca's Lebensweisheit*, Cologne, 1957, p. 9.

<sup>2</sup> Hugo Friedrich, *Montaigne*, Berne, 1949, p. 39 ; trad. fr. Robert Rovini, Paris, 1968, 1984<sup>2</sup>, p. 36. Au XIX<sup>e</sup> siècle encore, Coleridge, comme le montrent les textes publiés dans ce numéro.

siècles environ »<sup>2</sup>. Mais après ces trois siècles, on peut parler d'oubli.

Les Remèdes ont particulièrement pâti de cette désaffection. Si les manuscrits, puis les éditions imprimées, en ont été immédiatement très nombreux, la dernière édition remonte à 1756. Le texte et ses fins devenaient difficiles à comprendre, quoiqu'ils nous paraissent aujourd'hui toucher comme négativement à la genèse du monde moderne et à celle d'une nouvelle mission de la raison. Les jugements contradictoires qu'on a portés sur lui en témoignent<sup>3</sup>. Sans doute devait-il en aller ainsi pour un livre que l'on a pu dire « [das] Grundbuch der werdenden Renaissance »<sup>4</sup>.

\*

Qu'est-ce que ce texte étrange, torrentiel, qu'on a tant lu et qu'on a tant voulu ne plus lire ? Hugo Friedrich parlait des Remèdes comme de l'« œuvre anthropologique essentielle » de Pétrarque. Et l'on a pu voir dans ce texte, bien plus que dans le *De miseria condicionis humane* de Lothaire de Segni (le pape Innocent III), dont on demandait à Pétrarque de poursuivre les directions, le premier élément d'une réflexion prenant pour ainsi dire de front – mais sous les espèces surprenantes d'un débat médiéval – la question de « la dignité de l'homme », qui hantera toute la Renaissance, singulièrement à Florence. Question, aussi bien, qui était devenue essentielle pour le dernier Pétrarque s'interrogeant sur la forme de la vie – dans ses traités de la Vie soli-

<sup>3</sup> Deux exemples : Coluccio Salutati en parle comme d'un *sacrum opus* (*Epistolario*, ed. F. Novati, 4 vol., Rome, 1891-1905, I, p. 180) ; J.-F.-P. Alphonse de Sade, près de trois siècles plus tard, écrit (*Mémoires sur la vie de François Pétrarque*, Amsterdam, 1764, t. III, p. 484) : « Depuis long-temps on ne le lit plus ; il seroit même difficile d'en soutenir la lecture ».

<sup>4</sup> Konrad Burdach, *Der Ackermann aus Böhmen* (Vom Mittelalter zur Reformation, III, 1), Berlin, 1917, p. 302.

taire et du Repos religieux —, entre écriture et silence, savoir et vanité, diversité du monde et Unique nécessaire; et le traité sur l'ignorance<sup>5</sup> donnera voix, à nouveau, à cette inquiétude.

« Œuvre anthropologique essentielle », en effet; elle est, à vrai dire, une manière d'encyclopédie de la condition. On ne s'ouvrira que plus tard à une pensée de la situation de l'homme dans le monde; en attendant, il s'agit d'un vaste résumé, ou, si l'on veut, d'une fresque idéale de la vie humaine, divisée, de dialogue en dialogue, en 254 compartiments possibles ordonnés par la raison aux prises avec les passions de l'âme, joie, espérance, crainte et douleur, telles que Virgile les résumait en un vers cité par Augustin. Que la leçon soit de modération et de patience importe moins que la déclinaison des états humains sous le regard divin, en une manière de Psautier moderne que réciterait une raison casuiste: un Dieu à la fois présent et caché, seul capable de remédier à un défaut central, bien plus pernicieux que les circonstances de la fortune elle-même — celui de la défiance, ou de l'acédie, qui deviendra mélancolie de la raison: ce que Pétrarque définissait dans le *Secretum* comme *odium atque contemptus humane conditionis*. Même s'il est hasardeux d'évoquer l'idée d'une charnière entre les époques<sup>6</sup>, il se peut cependant que le texte de Pétrarque soit bien une sorte de pivot à partir duquel, sans qu'il l'ait voulu lui-même, ni peut-être pressenti, la condition de l'homme perdra progressivement les repères dont il demeurait sûr.

Vers cette somme convergent l'ensemble des préoccupations qui se sont fait jour par d'autres voies, et les histoires, les exemples, les lectures disséminés dans les lettres ou les traités s'y trouvent comme autoritairement rassemblés; les lignes de force de l'œuvre en son entier en deviennent d'autant plus visibles que l'écriture se

<sup>5</sup> De sui ipsius et multorum ignorantia, rédigé en 1367-1368, au moment où Pétrarque vient de mettre la dernière main aux Remèdes.

<sup>6</sup> Voir l'article célèbre d'Étienne Gilson, « Sur deux textes de Pétrarque », *Studi petrarcheschi*, 7, 1959, p. 36-42.

fait cette fois presque impersonnelle, et comme étrange en comparaison du reste des écrits. La langue est, chez l'auteur même, inhabituelle, comme le sont les dimensions de l'ouvrage et le placement de l'esprit<sup>7</sup>. « Style de vieillesse », que Hermann Broch voyait à l'origine des grandes récapitulations du « contenu du monde » ? Ce dépouillement lancinant l'eût surpris, comme cette répétition savante et infinie qui supprime toute fiction.

Il serait vain de prétendre donner en quelques pages la mesure d'un tel ouvrage et l'idée d'un ressassement de l'évidence désarmant en nous — en qui voudrait écrire à nouveau — toute échappatoire et toute invention : aussi, sans pouvoir publier dans les numéros qui suivront l'intégralité d'un texte si vaste, en ferons-nous paraître de larges extraits. Dans l'intervalle, et comme une première reconnaissance, voici la traduction du début de l'ouvrage, et celle d'un dialogue de grande beauté emprunté au second livre, qui entend répondre au malheur où la fortune sait nous plonger, comme le premier l'a fait au bonheur où nous risquons de nous prendre. De l'un à l'autre des extrêmes, c'est la liberté médiane qui s'apprend et se construit patiemment.

<sup>7</sup> Cf. *Seniles VIII, 3* (Bâle, 1554, p. 925) : dans les *Remèdes*, écrit Pétrarque, *ad vulgares sepius quam ad philosophos sermo [est], discursus fait surtout à l'intention de ceux (Remèdes, II, Préface, Bâle, 1554, p. 125) qui doctrina minus fulti (sunt) et ont besoin, pour se représenter la condition humaine, des termes de fatum et de fortuna que Pétrarque, à la suite de s. Jérôme, réprovoque dans le temps même qu'il les emploie (ibid. : les savants, quant à eux, qui perrari sunt, quid intendam scient, nec vulgari cognomine turbabuntur).*

Préface.  
À Azon de Corrège.

Quand je considère la situation et la fortune des hommes, et les mouvements incertains et soudains des choses, je ne trouve presque rien de plus fragile, de plus inquiet que la vie humaine. Je vois que la nature a donné aux autres êtres animés un remède d'un genre étrange, l'ignorance d'eux-mêmes ; mais qu'il nous a été réservé de voir la mémoire, l'intelligence, la prévoyance, douaires admirables et divines de notre âme, tourner à notre ruine et servir à notre peine. Nous ne cessons d'être la proie de soucis superflus, qui ne sont pas seulement inutiles, mais dommageables et mortels ; le présent nous tourmente, le passé et l'avenir nous angoissent, au point qu'il semble que nous ne craignons rien tant que de connaître un jour trop peu de misère : nous sommes si empressés d'en accumuler les causes, et de rechercher les aliments de notre douleur ! Ainsi transformons-nous notre vie, qui serait la plus heureuse et la plus agréable des choses si nous savions la gouverner, en une triste et misérable besogne : elle commence dans l'aveuglement et l'oubli, se poursuit dans la peine, s'achève dans la douleur, et tout en elle est méprise. À mesurer rigoureusement le cours de sa vie, chacun saura bien me donner raison.

Avons-nous connu un seul jour de repos et de tranquillité ? N'étions-nous pas toujours dans le trouble et la peine ? Y eut-il un seul matin de bonheur et de joie que l'approche du soir n'ait teinté de tristesse et d'angoisse ? C'est un mal que les choses mêmes ne

cessent de déclarer en elles ; ou plutôt c'est en nous qu'est sa cause principale, à moins d'être aveuglés par l'amour de nous-mêmes ; oui, avouons sincèrement que toute la faute est en nous.

Mais laissons ces tourments qui nous assaillent de tous côtés : quelle est cette guerre sans fin que nous menons contre la fortune ? Seule la vertu pouvait nous en faire triompher ; mais nous avons voulu renoncer à elle. Nous voilà seuls, faibles et désarmés : pouvons-nous combattre à égalité contre un ennemi que rien n'apaise ? Elle nous élève et nous abaisse à sa guise comme de simples fétus ; nous tournons sur sa roue, et elle se joue de nous. La défaite eût été plus supportable : nous sommes le jouet dont elle s'amuse. Ne devons-nous pas ce résultat à notre légèreté et à notre mollesse ? Nous avons jugé que nous étions propres à être ballottés de-ci de-là, comme une pelote qu'on lance sans effort : des animaux qui ne vivent qu'un instant, dans une infinité de tourments ; qui ne savent à quel rivage aborder, ni à quelle décision s'arrêter ; qui restent en suspens au lieu de s'y résoudre, et ajoutent au mal présent la han-tise des maux anciens et la terreur des maux à venir. Voilà l'état des hommes, qu'ils sont de tous les êtres les seuls à subir. Il suffit aux autres d'avoir échappé à ce qui présentement les épouvante, pour jouir d'une sécurité parfaite. Mais nous, la subtilité même de notre esprit nous oblige à combattre un Cerbère à trois têtes. Ne vaudrait-il pas mieux être privés de raison ? Car nous tournons contre nous-mêmes les armes célestes que nous devons à la supériorité de notre nature.

Il est bien difficile de résister à ce mal ancien dont l'habitude a fortifié les racines ; et cependant il nous faut essayer. Nous y avons des aides : l'effort d'une âme bien née, qui ne trouve rien de si pénible qu'elle ne puisse en venir à bout, et l'entretien familier des sages, quoiqu'on ne les voie plus paraître que de loin en loin ; mais il y a surtout la lecture attentive et incessante des grands auteurs, et les avertissements salutaires qu'ils nous ont laissés, — à condition d'y joindre le consentement de l'âme, qui est pour moi, j'ose l'affirmer, la seule source vive où puiser ici-bas la droi-

ture de nos desseins. Parfois nous savons gré aux auteurs de moindre rang du simple plaisir qu'il nous font, ou bien, nous semble-t-il, de nous avoir montré la voie : quelle reconnaissance ne devons-nous pas aux écrivains de premier ordre qui nous ont précédés ici de tant de siècles, et que leur esprit divin, leurs principes sacrés font vivre avec nous, habiter avec nous, converser avec nous ? Dans la houle incessante où s'agite notre âme, ils sont autant d'astres brillants accrochant leur lumière au firmament de la vérité : ils sont ces vieux loups de mer infatigables qui nous montrent le port du repos, tendent vers lui les voiles mollissantes de nos volontés, tiennent fermement le gouvernail que laisse flotter notre âme — et la voilà enfin, au sortir de tant de bourrasques, en mesure de tenir le cap et d'y régler ses desseins.

C'est là la vraie philosophie, non pas celle qui s'élève dans l'air sur des ailes trompeuses, s'appuyant sur le vide où s'enroulent les volutes de ses disputes stériles, mais celle dont le pas sûr et mesuré abrège notre route vers le salut. T'exhorterai-je à cette étude ? Ce serait le signe de l'amitié, mais un signe sans nécessité. La nature t'a donné du goût pour tout ce que la lecture peut offrir, et un désir insatiable des connaissances les plus variées ; mais la fortune, qui, comme on dit, gouverne généralement le monde, t'a plongé dans la mer profonde et démontée des occupations et des affaires : sans t'enlever l'envie d'apprendre, elle ne te laisse pas le temps de lire. Tu t'es toujours plu, malgré tout, dans l'amitié et le commerce des lettrés, profitant des heures de loisir que tu pouvais soustraire à des journées si occupées ; tu voulais devenir tous les jours plus instruit, retenir tous les jours des leçons mémorables : et souvent, j'en témoigne, ta mémoire te tenait lieu de livres ; elle est, chez toi, d'une qualité rare.

Puisque tu as montré ce penchant dès le plus jeune âge, il ne faut pas douter qu'il s'est accru avec le temps, car celui qui chemine avec le soir est plus ardent que le voyageur parti de bon matin ; du moins y montre-t-il plus de courage, sachant qu'on déplore communément que le chemin s'accroisse avec la dispari-

tion du jour. Et tel est notre sort sur la route de la vie : nous approchons du soir en voyant tout le chemin qui nous reste à parcourir. Je ne t'inviterai donc pas à faire ce que tu as toujours fait avec ardeur ; il suffira de cet avertissement : veille à n'être pas distrait de ton dessein par le souci des choses humaines, qui retient la plupart des mortels d'achever les plus grands ouvrages auxquels de beaux travaux les ont menés. Mais puisque tu ne peux pas tout lire, tout entendre, ni tout retenir, je te conseille encore de te faire un abrégé des choses les plus utiles (car la brièveté est amie de la mémoire) pour y trouver un soutien ; non que je t'engage à négliger les plus hauts avis de la sagesse, qui demandent tant d'application, et qui te protégeront dans ce que j'appellerais le combat ordinaire contre la fortune : je veux simplement que tu aies sans cesse à ta disposition ces maximes courtes et précises, qui te serviront d'armes légères, toujours prêtes en cas d'attaque soudaine et d'assaut imprévu. Car nous avons une double guerre à faire contre la fortune ; et quoiqu'elle nous menace de deux côtés, nous encourons toujours un même péril. Le peuple n'en connaît qu'un, qu'il nomme adversité. Les philosophes, qui les connaissent tous deux, jugent pourtant celui-là plus périlleux ; aussi connaît-on bien la définition qu'Aristote donne dans son *Éthique* : « Il est plus difficile de supporter des choses fâcheuses, que de se passer simplement des agréables ». Et Sénèque l'a suivi, quand il écrivait à Lucilius qu'« il y a plus de peine à se frayer un chemin dans la difficulté qu'à se modérer dans la joie ».

Que dirai-je ? Oserai-je parler après ces grands esprits ? Voilà qui est bien difficile : et l'on accusera de témérité l'homme d'aujourd'hui qui veut traiter de matières si anciennes. D'un côté donc, c'est cette autorité qui me retient ; de l'autre, c'est l'époque où elle parut. Mais un autre grand génie, antique lui aussi, m'assiste de son autorité : « On ne peut empêcher que l'apparence sous laquelle un objet se présente à nous ne décide de l'opinion que nous en avons ». Ce sont les mots de Brutus dans une lettre à Atticus ; on ne saurait rien dire de plus vrai. Comment puis-je juger d'une chose

autrement que par le sentiment que j'en ai ? Ou alors c'est être contraint de juger au jugement d'autrui ; et celui qui s'y plie ne juge pas lui-même, il reprend d'anciens préjugés.

Aussi me permettrai-je, très respectueusement, de ne pas faire mien le jugement si unanime de ces grands esprits, et d'exposer la conception que je m'en fais. Je sais bien qu'on a parlé diversement des vertus, et qu'on n'a pas toujours mis au premier rang celles qui sont les plus difficiles ; que ce n'est pas sans raison que la modestie a obtenu le dernier — une modestie que je préfère appeler tempérance. Mais sur le sujet qui nous occupe, je crois plus difficile de se bien gouverner dans la bonne fortune que dans la mauvaise ; pour ma part, je l'avoue, je crains davantage ses caresses que ses menaces ; et l'on sait bien que ses embûches sont plus redoutables dans ce premier état.

Je ne dois pas cette opinion à l'autorité des écrivains, ni au goût des paradoxes et des sophismes, mais à l'expérience des faits, aux exemples que la vie nous donne, et à la rareté des événements opposés, qui est une marque évidente de la difficulté qui s'y rencontre. Car si j'ai vu bien des hommes supporter sans broncher d'importants préjudices, la pauvreté, l'exil, la prison, le supplice, la mort même, ou des maladies épouvantables qui sont pires que la mort, je n'en ai vu aucun que la richesse, les honneurs ou le pouvoir aient laissé se conduire de même. Ainsi ai-je souvent eu sous les yeux le spectacle d'hommes invincibles à toutes les violences du malheur, que le premier sourire de la fortune renversait en se jouant ; les cœurs les plus déterminés succombaient à ses caresses, quand ses menaces n'avaient su les briser. Je ne sais comment, dès que la fortune commence de s'adoucir, l'esprit amolli se met à s'infatuer ; et pour peu que la prospérité survienne, le voilà qui oublie sa propre condition. On a donc eu raison de dire, en des mots passés en proverbe, que supporter la prospérité demande bien des efforts ; et le conseil d'Horace n'est pas le fruit du hasard :

Apprends à bien supporter  
une haute fortune.

C'était là, d'après lui, un art difficile, qu'on ne pouvait apprendre sans une grande application. Sénèque a évoqué très brièvement le côté de la fortune qui lui semblait le plus pénible (et dont je ne doute pas qu'il soit à première vue le plus sévère), dans un petit ouvrage largement répandu. Je n'ai pas l'intention ni d'y ajouter ni d'y retrancher, sachant qu'un livre marqué au coin du génie n'a que faire de nos retouches ; et croyant être suffisamment occupé à mes propres écrits, je ne veux pas davantage polir ni reprendre ceux d'autrui. Mais puisque la vertu et la vérité appartiennent à tout le monde, et que l'étude des Anciens ne doit pas nuire aux efforts de ceux qui les suivent, n'ayant pour fin que de les y engager et de les y aider, je veux m'entretenir avec toi de ce sujet, et mettre à la disposition de mon cher Azon, autant que le permettront ma fatigue et mes occupations, ce que Sénèque en disait alors à Gallion ; et je voudrais prendre aussi, avec le parti qu'il a tenu, l'autre qu'il a laissé ou par oubli, ou par réflexion. J'y ai ajouté délibérément quelques considérations, non point sur les divers aspects de la fortune, mais sur le vice et la vertu, le défaut de l'un et l'excellence de l'autre, dans l'idée que ces digressions permettraient de voir que ces objets mêmes sont de nature à produire sur nous un effet tout semblable, et à causer eux aussi de la tristesse ou de la joie.

Tu jugeras toi-même de l'intérêt de mes pages, sans oublier les occupations où j'étais plongé et le peu de temps dont je disposais (tu t'étonnes peut-être que j'aie mené à bien cet ouvrage en si peu de jours) ; quant à moi, je ne peux juger que de l'esprit dans lequel je les ai composées. Je me suis moins attaché à ce que mon sujet m'offrait de brillant, qu'à ce qui me paraissait pouvoir t'être utile et servir à autrui — pour autant que j'aie d'autres lecteurs que toi — ; comme je l'ai toujours fait en ce genre d'études, je me suis proposé le profit du lecteur plus que la gloire de l'auteur, si du moins, à me lire, on peut trouver à satisfaire cette attente. J'ai veillé surtout à ce qu'il ne soit pas nécessaire de remuer toute une bibliothèque pour se prémunir contre les agitations d'un ennemi qu'on

redoute ; j'ai voulu que tu y trouves, comme dans une petite boîte qu'on a toujours à portée de la main, prête à servir en toutes circonstances, un remède général à tous les maux, aux biens qui nous nuisent, comme aux deux fortunes qui nous menacent : une sorte d'antidote préparé par une main amie pour se garder efficacement d'un double poison.

J'ai déjà dit que les deux faces de la fortune sont également à craindre et à supporter ; mais dans un cas il y faut un frein, dans l'autre une consolation : on doit tantôt abaisser l'orgueil de l'âme, tantôt la fortifier et soulager sa fatigue. Lorsque l'idée de cette variété m'est venue, m'engageant à en écrire quelque chose, ton image s'est présentée à moi et m'a invité à te faire un présent dont nous ayons, comme dit Cicéron, tous les deux l'usage ; tu me semblais surtout le seul à pouvoir m'y encourager, non par tes propos, puisque tu ignorais que j'allais entreprendre un si grand ouvrage, mais par ta situation même, où je voyais les deux fortunes produire des effets si marqués. Nous savons tout le nombre de ceux qui ont vécu dans les tourments de la fortune, ou bien dans les délices qu'elle sait dispenser, et combien d'hommes ont subi les violents caprices de sa roue. Les exemples abondent de ceux qu'elle a élevés au plus haut degré, ou qu'elle a signalés par leur chute ; et j'en connais plusieurs qu'elle a précipités du faite dans l'abîme. Combien d'empereurs romains et de rois étrangers, renversés de leur trône par leurs ennemis ou leurs propres sujets, ont perdu à la fois et l'empire et la vie ! Mais pourquoi emprunter sur ce sujet les témoignages de l'Antiquité ? N'avons-nous pas vu naguère des rois exilés, emprisonnés, tombés au combat, décapités dans leur propre demeure, ou pis encore, car on ne peut qu'en frémir, étranglés ou horriblement mutilés ?

Pour toi, quoique la nature t'ait donné un cœur de roi, la fortune ne t'a pas donné de royaume, elle ne te l'a donc pas repris ; mais je doute que notre siècle nous montre un homme sur lequel elle se soit plus diversement acharnée. Tu avais autrefois une constitution admirable, une santé à toute épreuve, qui semblait prodigieuse à tous ceux qui te connaissaient ; puis, en quelques

années, ils t'ont vu trois fois abandonné des médecins, et n'ayant d'autre recours pour ta vie et ton salut que de te remettre entre les mains du médecin céleste. Mais en te rendant la santé, il n'a pu te rendre les forces que tu avais. On admirait aussi ton adresse et ta vigueur singulières : on croyait presque que tu avais des pieds d'airain. À présent on te voit tout courbé ; tu marches péniblement, appuyé sur les épaules de tes gens, ou bien il faut qu'ils t'aident à te mettre en selle. Ta patrie t'a vu presque dans le même moment seigneur et banni, sans que l'exil ternisse pourtant ton éclat. Il n'y a peut-être personne en ce siècle sur qui nos princes aient répandu avec plus de profusion leurs faveurs et leurs rigueurs ; autrefois ils se disputaient ton amitié : c'est comme s'ils s'accordaient aujourd'hui, malgré tous leurs différends, pour te perdre d'un commun consentement. Les uns ont tâché de te ruiner par la ruse, après t'avoir enlevé tes richesses, tes bijoux, et tous les trésors que les faveurs de la fortune t'avaient si longuement dispensés ; ils t'ont même fait subir un sort plus terrible encore, en inventant mille sortes de supplices ou de mort pour tes domestiques, tes protégés ou tes amis. D'autres, plus cléments, se sont contentés de s'emparer de l'immense patrimoine de tes biens, de tes terres, de tes maisons, de tes gens. Ainsi, t'ayant vu passer tout à coup de l'état le plus brillant à la plus grande misère, regarde-t-on comme un étonnant prodige ces variations de la fortune.

La mort, je l'ai dit, t'a fait perdre presque tous tes amis ; les autres, suivant l'usage, t'ont été infidèles, et t'ont tourné le dos en voyant s'effacer ton bonheur, en sorte que tu pouvais te demander s'il fallait pleurer la perte de tes amis plutôt que celle de la loyauté même. À tant de calamités accumulées, s'est jointe une grave maladie qui t'a mené à la dernière extrémité, et qui a fait répandre le bruit de ta mort, parce qu'on croyait impossible que tu puisses lui survivre. Et ces malheurs sans nombre, la maladie, la pauvreté, se sont abattus sur toi pendant que tu étais dénué de tout secours, loin de ta patrie, de ta maison, dans une terre étrangère menacée par les batailles qui faisaient rage alentour, et qui te mettaient hors

d'état de recevoir quelque soulagement de la conversation ou des lettres du petit nombre d'amis que ta vertu t'avait gagnés, ou que la fortune t'avait laissés. Il ne te manquait plus que la prison et la mort pour achever ton infortune ; encore peut-on dire que la prison ne t'a pas manqué, quand tes ennemis y ont enfermé ta fidèle épouse, tous tes enfants, tes fils comme tes filles, sans en laisser un seul pour ta consolation ; et la mort non plus ne t'a pas épargné, car pendant que tu ne cessais de lutter avec elle, tu appris que l'une de tes filles, si jeune encore et innocente, avait rendu l'âme en prison. En un mot, nous voyons réuni en toi tout ce que l'histoire nous dit de ces grands hommes, Marius et Pompée ; la fortune a montré dans ta vie, et dans l'état de ta famille, de quel bien et de quel mal elle est capable, quand elle se refuse à adoucir l'effet de ses tristesses par le moindre mélange de bonheur.

Ses caresses d'autrefois n'ont pas fait sur toi le même effet que sur ses autres favoris, qui ont si souvent marqué plus d'arrogance ; et tu as reçu ses menaces et ses coups avec tant de courage, que ceux qui haïssaient auparavant ton nom ont été contraints d'aimer et d'admirer ta constance. Car la vertu a ceci de particulier, qu'elle se fait aimer des gens de bien, et qu'elle cause aux méchants le plus grand étonnement ; le courage surtout a cette propriété ; et l'on admire d'autant plus sa sérénité que la fortune paraît plus agitée, comme on s'étonne davantage de son éclat là où il trouve plus de ténèbres.

Quant à moi, j'ai vu naître dans mon cœur un surcroît d'affection, que l'amitié ancienne dont je t'entourais déjà me faisait croire impossible ; c'est ce qui m'a fait tout quitter pour écrire un ouvrage que je ne prévoyais pas, afin de laisser dans mes pages une image de toi que tu puisses regarder comme dans un miroir. Si tu trouves en lui un défaut qui te déplaît sincèrement, veuille bien le corriger sur ce patron, et te régler toi-même en sorte de n'être pas troublé par les visages que la fortune fera paraître à tes yeux, et dont elle sait changer à l'infini, au gré de ses artifices ordinaires ou inconnus ; prépare-toi à tous ses traits en résistant à chacun d'eux,

et moque-toi de l'amertume aussi bien que de la douceur ;  
reprends sans crainte le mot que Virgile opposait au malheur :

de ces peines,  
ô vierge, aucune n'offre à mes yeux un visage étrange ou  
inconnu ;  
j'ai tout prévu, et mon âme d'avance en a tout parcouru.

Je sais bien que beaucoup penseront que prendre des paroles pour remèdes guérit aussi peu les passions de l'âme que les maux du corps ; mais je sais aussi qu'aux maladies invisibles dont l'âme est affectée, on ne peut appliquer que des remèdes également invisibles. Quand on a été abusé par de fausses maximes, il faut s'en libérer par de vraies opinions ; de la chute que des paroles ont entraînée, on ne se relève qu'en écoutant d'autres paroles. Et puis, quand on voit un ami dans le besoin, lui donner le peu qu'on a, c'est remplir tous les devoirs de l'amitié, qui regarde plus à l'inclination de l'âme qu'à la valeur du présent ; fût-il de peu de prix, il peut témoigner d'un grand amour. Je désire pour toi tous les biens du monde, mais pour l'heure je ne peux rien t'offrir de mieux que ces pages : si elles te semblent de valeur, elles se recommanderont par leur utilité, qui fait le prix des choses ; dans le cas contraire, ton amitié saura bien m'excuser.

Mais je voudrais t'aider dans ta lecture : tu verras les quatre passions de l'âme, qui sont fort connues, et parentes entre elles, l'espoir (ou désir) et la joie, filles de la prospérité, la douleur et la crainte, filles de l'adversité, attaquer de part et d'autre l'âme humaine ; la raison, qui commande dans la citadelle, répond à chacune d'elles, et les déboute par son écu et son heaume, ses stratagèmes et sa force. Mais c'est surtout l'aide céleste qui lui fait repousser les traits ennemis qu'elle entend vibrer alentour. Avec l'esprit qui est le tien, tu sauras aisément de quel côté se déclare la victoire.

Mais je ne te retiendrai pas plus longtemps. Voulant seulement

---

te faire connaître mon intention, je devais t'écrire cette lettre pour t'exposer le plan de mon ouvrage. Ai-je eu raison de le faire ? Si tu le penses, compare-la au reste de ces pages, sachant qu'il ne faut pas qu'une préface trop longue pèse sur un petit livre, comme une tête trop grosse sur un corps minuscule. Car il n'y a pas de beauté sans mesure ni proportion des parties.

I. 1.

La fleur de l'âge et l'espoir d'une vie durable.

Joie et espérance. Je suis dans la fleur de l'âge, la vie m'est grand-ouverte.

Raison. Vaine espérance, mais la première que se font les mortels ! Des milliers d'hommes ont été ses victimes, et le seront encore.

Joie et espérance. Je suis dans la fleur de l'âge.

Raison. Joie sans consistance, et si brève ! Cette fleur-là se fane dans le temps même que nous en parlons.

## CONFÉRENCE

---

Joie et espérance. J'ai toute la vie devant moi.

Raison. Toute la vie ? Il en manque déjà beaucoup, et qui l'assure du peu qui lui reste ?

Joie et espérance. Mais il y a une loi assurée qui règle le cours de la vie.

Raison. Qui donc l'a présentée ? Qu'est-ce que cette loi qui lui fixerait sa durée ? Voilà une loi étrangement inégale, puisqu'elle n'est pas la même pour tous ; elle se rend même si variable, qu'il n'y a rien de moins assuré dans la vie des hommes que la mesure de leur propre existence.

Joie et espérance. Elle admet malgré tout une mesure et des bornes, que les sages ont fixés.

Raison. Qui peut les établir ? Celui qui a reçu la vie, ou Dieu lui-même, qui l'a donnée ? Mais je comprends ce que tu veux dire : tes calculs la font de soixante-dix ans, quatre-vingts pour une constitution plus solide ; et tu fixes les bornes à l'âge au-delà duquel il n'y a plus que peine et douleur. À moins d'avoir de plus hautes espérances : « Les jours de l'homme, cent ans tout au plus », a-t-on dit. Supposons que chacun ait ce privilège : ne vois-tu pas qu'il s'agit encore d'une durée dérisoire ?

Joie et espérance. Considérable au contraire ! Quand on est jeune, on est bien plus sûr de vivre, bien plus loin de la vieillesse et de la mort.

Raison. Tu as tort : même si pour l'homme rien n'est jamais sûr, le moment de sa vie le plus périlleux, c'est justement celui où cette sûreté même le rend mal avisé. On ne peut imaginer de plus grande proximité qu'entre la vie et la mort : on les croit à une distance infinie, et en réalité elle se touchent. La vie s'en va, s'en va sans cesse, avec la mort sur ses talons. Fuis où tu veux, la mort est là, tu sens son souffle sur ta nuque.

Joie et espérance. En attendant, ce qui est là, c'est la jeunesse, pas la vieillesse.

Raison. La jeunesse est la mobilité même, et la vieillesse une trahison absolue ; l'une ne s'arrête jamais, et s'enfuit en nous cares-

sant ; l'autre se coule insensiblement dans les ténèbres, et glisse en silence pour nous frapper au dépourvu : on la croit loin, elle est devant la porte.

Joie et espérance. Ma vie est sur la pente ascendante.

Raison. Vas-tu te fier à la trahison même ? Ton ascension te fait descendre ; la vie est brève, le temps s'efface à pas feutrés, sans un bruit : regarde-les s'écouler entre des rives de sommeil et de frivolité ! Ah ! si dès le début nous la savions aussi courte et rapide que la fin nous la montre ! C'est une sorte d'infini quand on y entre, un néant quand on en sort ; ce qui semblait des siècles n'est qu'une poussière d'instant, et la supercherie n'apparaît qu'au moment d'être sans remède. Aussi est-ce en vain, souvent, que l'on conseille la jeunesse : elle ne veut rien croire, n'ayant rien éprouvé, et se moque de l'avis des autres sans pouvoir s'en faire un par elle-même. C'est la vieillesse qui lui découvre le mieux ses erreurs, car malgré leur nombre et leur ampleur, elles restent inconnues et cachées à ceux-là mêmes qui les commettent. La jeunesse les dissimule et ne veut pas les voir ? Elle les lui met sous les yeux. On ne voit ce qu'on aurait dû être qu'après avoir été ce qu'on voulait être, quand on ne peut plus changer. Ah ! si un jeune homme pouvait s'en rendre compte à temps par lui-même, ou en se fiant à un autre dont il accepterait les leçons ! Il serait le seul sur des milliers à atteindre le bonheur et la gloire, et à ne pas perdre sa vie dans tous ces méandres : car pour vivre, il n'y a qu'une seule route qui soit directe et sûre, et c'est celle de la vertu.

Joie et espérance. Ma vie n'a subi aucune diminution.

Raison. Mais c'est impossible ! Du jour où elle commence, elle ne cesse de diminuer ; recevoir la vie, c'est la voir se défaire lentement, morceau après morceau. Dans le mouvement perpétuel qui emporte le ciel, les minutes chassent les heures, les heures la journée, et les jours à leur tour se succèdent l'un à l'autre sans jamais de repos. Ainsi passent les mois, les années, ainsi la vie s'en va, elle court, elle se hâte ; elle vole, dit Cicéron, sans même remuer ses ailes rapides, ajoute Virgile. Nous ressemblons à des passagers

qui ne sentent pas le mouvement du bateau : la traversée s'achève sans qu'ils s'en soient aperçus.

Joie et espérance. La vie qui commence est bien loin de sa fin.

Raison. Rien ne l'est dans un espace si réduit.

Joie et espérance. Mais quelle plus grande distance qu'entre le début et la fin ?

Raison. Il n'y en a aucune ; j'admettrais que tu aies raison si la vie de chacun avait la même durée. Mais il y a tant de chemins pour mourir... Et c'est bien souvent l'âge le plus tendre qui s'engouffre dans la mort : il en semblait le plus loin, le voilà le plus proche.

Joie et espérance. Je suis dans toute la fleur de l'âge.

Raison. Mais regarde donc, même si l'inattention est générale : nous changeons insensiblement depuis que nous parlons ; chaque syllabe qui succède à l'autre emporte avec elle un peu de notre vie, et flétrit toujours plus la fleur fragile dont tu parles. Ce jeune homme resplendissant de santé, qu'a-t-il de plus que ce vieillard sec et racorni ? Rien que cet âge fragile et sans durée, cette fleur même qui se fane sans cesse. Qu'y trouve-t-il de si agréable et de si doux ? Cela m'échappe. Car il sait bien qu'il deviendra comme lui en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ; et s'il ne le sait pas, c'est qu'il est fou. Imagine deux condamnés à mort : dira-t-on plus heureux celui qu'on décapitera le dernier ? Ce délai me semble au contraire accroître sa misère. Leur condition ne diffère qu'en ceci, que l'un peut-être recevra sa grâce d'un événement imprévu, et vivra en ayant échappé au supplice où il a vu périr son compagnon ; mais il n'y a que la mort qui puisse arracher un jeune homme à la vieillesse.

Dans un petit espace de temps, il n'y a pas de place pour un grand bonheur. Et les grandes âmes ne souhaitent rien de si peu de durée. Réveillez-vous de votre sommeil, car il est temps ; ouvrez vos yeux embrumés, faites-vous enfin à la pensée, à l'amour, au désir de l'éternité ; méprisez l'éphémère, apprenez par vous-mêmes à vous en éloigner, car il ne restera pas longtemps avec vous. Quittez-le avant qu'il vous quitte.

Joie et espérance. L'âge où je suis est stable et vigoureux.

Raison. Parler de stabilité, pour n'importe quel âge, c'est mentir. Rien n'est plus rapide que le temps, il emporte tous les âges : et tu t'imagines que le tien va rester ! Ô vanité ! Rien n'est stable : le présent même est ton arrachement.

## I. 2.

### La beauté du corps.

Joie. J'ai un corps d'une grande beauté.

Raison. Elle n'est pas plus stable que le temps ; elle vient avec lui et s'en va avec lui. Arrête le temps, si tu peux, et ta beauté, peut-être, restera.

Joie. J'ai un corps d'une beauté remarquable.

Raison. Tu bâtis sur du sable. Le corps passe à la façon d'une ombre : et tu assures que cet accident d'un moment te demeurera toujours ? Les accidents peuvent disparaître sans que change la substance ; mais ils ne peuvent se maintenir quand elle se perd. De toutes les qualités qui s'en vont avec ce corps de mort, aucune n'est plus fugace que la beauté ; dès qu'elle se montre, telle une jeune pousse, elle s'évanouit à l'instant même où on l'admire à grands cris : le premier froid la consume, la moindre brise l'agite ; c'est une main ennemie qui la cueille, ou une maladie soudaine qui la piétine. Réjouis-toi, triomphe tant que tu veux : regarde approcher à grand pas celle qui t'arrache le voile si léger qui te cache. La mort te fait voir le prix de la beauté des hommes ; la mort seulement ? Non : la vieillesse, la brève carrière des ans, — et même la petite fièvre soudaine qui n'allume qu'une lueur. Que rien d'extérieur, du reste, ne l'atteigne : il lui suffit d'être et de durer pour se consumer et retourner au néant ; et la joie de sa venue ne vaut pas la douleur de sa perte. Domitien, ce beau prince romain, en fit l'amère expérience ; il écrivait à un ami : « Sache que rien n'est plus

charmant que la beauté, mais que rien n'est plus éphémère ». Même si elle était un don durable et permanent de la nature, je ne verrais pas pourquoi on déploierait tant d'efforts à rechercher cette beauté fragile qui ne scintille qu'à la surface de l'homme ; elle ne couvre la honte et l'opprobre du voile si ténu de la peau que pour flatter et abuser les sens. Plaisons-nous aux vrais biens qui demeurent, non à ceux qui nous trompent et s'effacent.

Joie. J'ai un corps d'une rare beauté.

Raison. Tu as plutôt une taie sur les yeux, des entraves aux pieds, et de la glu sur les ailes ; tu ne pourras guère discerner le vrai, suivre la vertu, ni laisser ton esprit prendre son essor. La beauté en a retenu plus d'un sur le chemin de l'honnêteté, et l'a détourné du côté opposé.

Joie. J'ai un corps d'une beauté merveilleuse.

Raison. Oui : merveilleuse. Qu'y a-t-il de plus merveilleux que la vanité ? Sais-tu de quels biens délectables la belle jeunesse se prive ? Combien de travaux a-t-elle affrontés, combien de supplices s'est-elle infligés, non pour être, mais pour paraître toujours plus belle, oubliant son plaisir et sa santé pour ne songer qu'à sa beauté ? Que de temps perdu à se parer ! Et pendant qu'elle se peigne, que de choses honnêtes, utiles, nécessaires enfin sont négligées ! Va, je ne t'envie pas ton bien fragile et éphémère qui te donne une joie si vaine. Tu nourris ton ennemi dans ta maison ; pis, il te flatte et te plaît. Il te prend ton temps, comme un voleur ; il t'arrache à ton repos, il te torture sans cesse et veille à ta peine ; il est la cause inlassable de tes disputes, l'aliment de tes passions, la porte qui s'ouvre sur la haine comme sur l'amour. Tu plairas peut-être aux femmes sans cervelle, mais les hommes te rejeteront, ou du moins se méfieront. Dans le mariage, rien n'enflamme la jalousie comme la beauté du corps ; rien n'est plus ardemment désiré, ni plus puissant à troubler les cœurs. Rien n'inspire plus de défiance.

Joie. J'ai un corps d'une grande beauté.

Raison. Elle aime pousser les jeunes sots du côté qui leur nuit, jusqu'à ce que le désir qu'ils en ont leur fasse croire légitime le

bien dont ils jouissent, et perdre le souci de celui qui leur sied. Et l'effet de tout cela ? Une mort amère, souvent, une mort honteuse.

Joie. J'ai un corps d'une beauté admirable.

Raison. Il faut si peu de temps pour que pâlisse le teint d'un visage et que sa grâce s'efface ! Ces cheveux blonds vont tomber, et les autres blanchir ; des rides profondes sillonneront ces joues tendres et ce front serein ; un voile de tristesse éteindra la gaieté de ce regard et la lumière de ces yeux ; une rouille sale recouvrira l'ivoire de ces dents et en altèrera la blancheur, leur alignement s'effritera ; ce cou bien droit va fléchir, ces épaules si souples s'affaisser, cette gorge se plisser ; tu croiras bientôt que ces mains sèches et ces pieds racornis ne sont pas à toi. Veux-tu que je poursuive ? Viendra le jour où tu ne te reconnaîtras plus dans ton miroir. Et cette laideur que tu crois aujourd'hui si lointaine, ne va pas prétendre qu'on ne t'en avait rien dit, et pousser des cris de terreur au moment de la découvrir ; si tu vis encore, je t'assure que tu la verras s'avancer en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Crois-moi dès aujourd'hui, et ton changement le jour venu t'étonnera un peu moins.

Joie. En attendant, j'ai un corps d'une beauté splendide.

Raison. Pourrais-je te répondre plus brièvement qu'Apulée ? « Attends un peu et il n'y aura plus rien. »

Joie. Pour l'instant j'ai un corps d'une beauté parfaite.

Raison. Ah ! comme je préférerais la perfection de l'âme ! Car l'âme aussi a sa beauté à elle, qui est tellement plus douce et plus sûre que celle du corps ; elle aussi a ses lois qui l'ordonnent harmonieusement et disposent avec convenance les parties dont elle est faite. C'est à elle qu'il fallait vouer ton désir et ta peine : la fatigue du jour ne l'affaiblit jamais, la maladie ne l'éteint pas, ni même la mort. Vous n'admirez aujourd'hui que ce qui va disparaître.

Joie. Même si ce n'est qu'aujourd'hui, ma beauté est sans égale.

Raison. Ici comme ailleurs ne souhaite que la médiocrité. Ne cherche pas dans la beauté de quoi te plaire à toi-même, et ne songe qu'à la décence dans ton souci d'être agréable aux autres ;

mets-y de la pudeur, de la retenue, de la modestie. Tu t'attireras alors les plus glorieux éloges.

Joie. Un beau visage est l'honneur de l'âme.

Raison. Non : il la tente et trop souvent la met en péril. Quel sens y a-t-il à se glorifier de ce qui n'est pas à soi et qu'on ne peut conserver longtemps ? de ce qu'on n'a eu de gloire qu'à rejeter, jamais à posséder ? Je ne t'en donnerai qu'un exemple : d'où vient la renommée de Spurlina ? Non de la beauté que la nature lui a donnée, mais de sa volonté de s'enlaidir.

Joie. Je tâche d'unir la vertu de l'âme à la beauté du corps.

Raison. Si tu y parviens, alors je croirai vraiment que la fortune te comble, et chacun sera du même avis : ta beauté aura plus d'éclat, et ta vertu plus de charme. De celui qui évoquait le charme que la beauté ajoute à la vertu, Sénèque disait qu'il se trompait ; il aurait eu raison de le reprendre s'il avait parlé de « la noblesse » ou de « la perfection » qu'ajoute la beauté. Mais en évoquant son « charme », ce n'est pas la vertu en elle-même qu'il avait en vue, mais le jugement que s'en font les autres : Virgile à mon sens ne s'est donc pas trompé. En somme, comme le charme de la beauté n'a de soi-même rien de solide ni de désirable, si on l'ajoute à la vertu sans se tromper sur leur valeur à tous deux, j'admettrai seulement qu'on dise de lui qu'il est son ornement ; mais si doux que soit le plaisir qu'on éprouve à sa vue, il demeure éphémère et fragile. La beauté à elle seule n'est qu'un poids pour l'âme : le signe d'une triste dérision qui se condamne au malheur.

## I. 3.

## Une bonne santé.

Joie. Que dis-tu de mon excellente santé ?

Raison. Reprends à ce sujet ce que je viens de dire de la beauté.

Joie. J'ai une santé solide.

Raison. Regarde, la vieillesse te guette là-bas, bardée de maladies en tous genres ! En attendant le plaisir fait la guerre à ta santé : c'est un combat bien connu !

Joie. J'ai une santé réjouissante.

Raison. Bonheur d'écervelé ! Il profite souvent de la négligence de ses bénéficiaires pour les accabler de maladies qu'ils auraient évitées en se défiant de leur santé.

Joie. J'ai une bonne santé.

Raison. Tâche de bien en user ! sans quoi c'est un bien sans consistance, ou même un mal redoutable s'il cause une faute quelconque. On l'a vu ! La santé fut très souvent un danger, un fléau ! La maladie aurait mieux valu dans ces cas-là.

Joie. J'ai une santé parfaite.

Raison. À la bonne heure ! C'est très agréable et fort utile quand on a à se servir de son corps ou de son esprit. Mais pense à ces herbes dont les racines contiennent du poison : si on mêle ce poison à d'autres substances pour le neutraliser, on obtient un remède efficace ; si on l'isole, le breuvage est mortel. Pour la santé, c'est la même chose : si nous ne voulons pas qu'elle nous rende malades, il nous faut la tempérer par celle de l'âme. Une âme malade ne saurait être plus mal logée que dans un corps en bonne santé.

## I. 4.

## Recouvrer la santé.

Joie. Je sors d'une longue maladie : quel bonheur !

Raison. Je reconnais que recouvrer la santé est plus agréable encore que de l'avoir conservée. Mais quelle ingratitude chez vous autres mortels ! Vous ne connaissez vos propres biens qu'au moment de les perdre, ce qui fait évidemment que cette perte vous paraît un calvaire, et les retrouver un bonheur.

Joie. La fièvre maligne m'a quitté.

Raison. Les médecins n'appellent ainsi que celles dont la chaleur brûle les os et les moelles. Mais celles qui bouillonnent à l'intérieur de l'âme ! Elles sont bien plus terribles ! C'est de celles-là que j'aimerais surtout te voir délivré.

Joie. Adieu la maladie !

Raison. Il arrive que sa présence soit utile : les forces affaiblies restaurent souvent la santé de l'âme. Et donc son départ ne va pas sans dommage : il fait baisser la lumière de l'âme et croître l'arrogance du corps. La maladie a beau paraître maligne, et même épouvantable, c'est un mal désirable s'il en fait éviter un plus grand.

Joie. Enfin cette longue maladie m'a quitté.

Raison. Fou que tu es ! Tu crois donc avoir évité la mort, quand tu ne cesses de t'y précipiter ? Tu en es plus proche aujourd'hui qu'au moment où tu croyais la toucher. C'est un chemin sans retour ; l'arrêt est interdit, et le repos impossible. Quand va-t-on marquer le pas ? Le sommeil, la veille, le travail, le repos, la maladie, la santé, — tout nous pousse également vers la mort.

Joie. Je suis délivré d'une maladie très dangereuse.

Raison. C'est une créancière dont on ne vient pas à bout : on parviendra peut-être à remettre d'un jour, mais la dette n'est pas effacée ; tu retomberas malade, et cette fois tu mourras.

## II. 93.

## Tristesse et misère.

Douleur. Je suis triste.

Raison. Ce qui importe, c'est la cause de ta tristesse ou de ta gaîté. Ces impressions, et bien d'autres encore, je les appellerais volontiers indifférentes ; mais il suffit d'un rien pour qu'elles soient bonnes ou mauvaises. La tristesse où le péché nous plonge est utile, à condition qu'elle ne se laisse pas secrètement gagner par le désespoir ; et la joie que donnent la vertu ou le souvenir des bonnes œuvres n'est pas sans noblesse, pourvu qu'elle se ferme aux suggestions de l'orgueil. Que ces passions laissent transparaître leurs causes, et le blâme aussitôt remplacera la louange. Réfléchis donc aux raisons de ta tristesse.

Douleur. La tristesse de cette vie m'afflige.

Raison. Réjouis-toi du bonheur de l'autre vie. Car celle d'ici-bas, qui est assurément le comble de la misère, offre moins de malheur que l'autre de bonheur.

Douleur. Je suis affligé.

Raison. Ce mal a autant de racines qu'il y a d'événements que vous regroupez sous le nom d'adversité ; j'en ai déjà longuement parlé, mais à te voir si porté à te plaindre, j'aurais encore beaucoup à dire. Il arrive que l'affliction de l'âme n'ait absolument aucune cause apparente : pas de maladies ni de dommages quelconques, pas d'affronts ni d'opprobre, pas de décès d'êtres chers, non, rien de ces tristes nouvelles qui soudain vous accablent ; c'est simplement une sorte de plaisir qu'on éprouve à souffrir. Ce fléau est d'autant plus terrible qu'on en connaît moins la cause, et que cette ignorance même rend la guérison plus délicate. Aussi, de l'avis de Cicéron, dont je partage le sentiment à ce sujet comme à tant d'autres, faut-il, selon l'expression consacrée, faire force de voiles et de rames pour y échapper, car c'est pour l'âme un écueil redoutable.

Douleur. La pensée de la misère présente m'afflige.

Raison. Je ne nie pas qu'elle soit grande, la misère de la condition humaine, et qu'elle prenne bien des visages ; on l'a parfois déploré dans des volumes entiers. Mais d'un autre côté, tu verras toutes sortes d'aspects de la vie qui la rendent heureuse et agréable – et peu importe que personne, sauf erreur, n'en ait encore parlé dans les livres... Peu importe que ceux qui s'y sont essayé aient abandonné, comprenant qu'ils avaient là une matière bien moins féconde et moins riche que celle qui nourrit la description des difficultés et des contrariétés de la vie ; oui, au regard de la misère humaine, si étendue, si évidente, le bonheur apparaît bien mince, et semble tenir du secret : quand on écrit sur lui, on doit creuser plus profond encore pour qu'il prenne quelque relief aux yeux des incrédules.

Mais allons à l'essentiel : cette image et cette ressemblance du Dieu créateur inscrites dans l'âme humaine, ne vous offrent-elles que de piètres motifs de vous réjouir ? Et l'esprit, la mémoire, la prévoyance, la parole, les inventions, les techniques innombrables mises au service tantôt de l'âme, tantôt du corps, qui vous permettent, grâce à la bienveillance de Dieu, de répondre à tous vos besoins ? Et les commodités que vous offre le monde sous tant d'aspects variés, ce monde qui sert à vos plaisirs non moins qu'à vos besoins, et qui trouve pour les satisfaire d'étonnants moyens que les mots ne sauraient dire ? Et les racines, les plantes, les herbes, les simples, avec tous leurs sucs, les fleurs si variées aux parfums inépuisables ! Et ces odeurs, ces couleurs, ces saveurs, ces sons qui se répondent et s'accordent dans leur opposition même ! Tant d'animaux, dans le ciel, sur la terre et dans la mer, dont la seule fin est de vous servir, et qui n'ont été créés que pour se soumettre à vos désirs ! Oui, si vous n'aviez pas voulu subir le joug du péché, vous seriez les maîtres de tout ce qu'il y a sous le ciel.

Songe aussi à la vue qui se découvre des collines, aux vallées qui se chauffent au soleil, aux forêts remplies d'ombre, aux Alpes de givre, aux rivages de sable tiède ; songe à ces eaux si salubres bondissant en cascades, aux sources chaudes au goût de soufre, ou

bien limpides et glacées ; aux mers ourlées de terres, et à celles d'au-delà des rivages ; aux fleuves sans fatigue, qui roulent leurs eaux entre les frontières immuables de royaumes où rien ne bouge ; songe aux lacs qui rêvent d'océans, aux étangs d'eau éteinte, aux ruisseaux qui jacent au creux des montagnes, aux rives trempées de fleurs, ces rives dont parle Virgile, comme des lits où reposer, ces prairies de fraîcheur caressant les ruisseaux. Songe encore au vacarme des vagues fouettant les rochers, aux cavernes couvertes de rosée, aux champs dorés par la moisson, aux vignes chargées de raisins (des rubis!), aux commodités des villes, aux loisirs de la campagne, à la liberté des solitudes ; lève les yeux vers la voûte étoilée, qui offre à ton regard le plus brillant, le plus majestueux des spectacles : regarde-la bouger à une vitesse incroyable, dans ce tournoiement de splendeur que rien ne peut égaler ; et les étoiles fixes, et puis celles que vous dites errantes et qui sont les planètes, avec à leur tête le soleil et la lune, ces grandes claires lumières du monde, dit Virgile, parure lumineuse du ciel, dit Horace : d'où viennent les produits de la terre, la force de ce qui vit, le changement des saisons, et pour vous la mesure de l'année, des mois et des jours, des nuits et des moments, dont l'absence verserait dans la vie son ennui.

Il y a aussi le corps, mortel et fragile sans doute, mais avec cette majesté dans l'allure, cette sérénité, debout, qui le rendent capable de contempler le ciel ; il y a l'immortalité de l'âme, et le chemin vers le ciel, la récompense inestimable acquise pour presque rien, — et puis tout ce dont je ne voulais parler qu'à la fin, parce que c'est si grand que je n'aurais pu le comprendre sans que la foi m'en ait instruit : l'espérance de la résurrection, recouvrer dans la gloire son propre corps après la mort, mais devenu souple, lumineux, et sa blessure effacée ; et cela aussi qui l'emporte sur toute dignité humaine, et même sur celle des anges, l'humanité jointe à la divinité de telle manière que Celui qui était Dieu se fit homme, mais sans cesser d'être un dans l'union parfaite en lui des deux natures, et qu'il commençât d'être à la fois Dieu et Homme

afin qu'en se faisant homme il fit de l'homme un dieu. Ô amour et humilité ineffables de Dieu, bonheur infini et gloire de l'homme ! Profond mystère tenu caché, commerce admirable et salubre, dont la langue des hommes ne peut s'approcher, ni même, peut-être, la langue du ciel !

Voudrais-tu t'en tenir à ce seul mystère, le crois-tu trop peu de chose encore pour ennoblir la condition humaine et lui ôter sa misère ? Être Dieu : y a-t-il, je ne dis pas plus haute espérance, mais aspiration, mais pensée plus élevées que l'homme puisse concevoir ? Regarde-le, il est déjà Dieu. Désormais, dis-moi, que peut-il vous rester où faire tendre vos vœux ? Trouverez-vous jamais, saurez-vous même rien imaginer de plus grand ? Quand la divinité s'est abaissée elle-même pour votre salut, c'est bien un corps humain et une âme humaine qu'elle a assumés, et non point autre chose, alors qu'elle le pouvait ; et si elle n'a pas voulu prendre l'aspect des anges, mais celui des hommes, c'est afin que tu comprennes, avec une joie profonde, combien tu es aimé du Seigneur ton Dieu. Augustin a ces mots si justes : « Il a ainsi montré aux charnels, incapables de considérer spirituellement la vérité, quelle haute place tient dans la création la nature humaine ». Et ce Dieu, qui vous a même préférés aux anges par la considération qu'il vous a témoignée, ne vous a-t-il pas donné des anges-gardiens pour montrer votre supériorité absolue sur les autres créatures ? Jérôme dit que la dignité des âmes est si grande, que chacune d'elles, dès sa naissance, reçoit l'ange-gardien qui veillera sur elle. Dieu montre à votre égard l'attention d'un père, et même plus encore ; et je citerai Juvénal, en le modifiant un peu, pour dire que vraiment l'homme est plus cher à Dieu qu'il ne l'est à lui-même.

Y a-t-il encore place, dans ces conditions, pour la tristesse et les plaintes ? Ce n'est donc pas votre nature qui en est cause, mais votre faute.

Douleur. Ce qui m'afflige, c'est l'abjection de notre naissance, la fragilité de notre nature, sa nudité, son dénuement, la dureté de la fortune, la brièveté de la vie, l'incertitude de sa fin.

Raison. Voilà bien des efforts pour trouver des motifs d'affliction ; tu aurais dû les tourner dans l'autre sens, et y trouver de quoi raisonnablement te réjouir. Mais je connais vos habitudes : vous aimez vous pencher sur vos propres misères. Quant à l'abjection de la naissance ou à l'obscénité du corps, tout ce que l'on trouve d'ordinaire à en dire est non seulement démenti par la résurrection qu'espère la vraie foi, et par la noblesse des corps promis à la gloire, mais infirmé par la beauté présente où on les voit, et par cette sorte de majesté de l'homme, qui en désigne l'excellence parmi tous les ouvrages de la main de Dieu. Car en quoi l'obscénité de sa naissance en diminue-t-elle la dignité ? Leurs racines peu ragoûtantes empêchent-ils les arbres de haute futaie de répandre sur l'herbe une ombre bienfaisante ? Les moissons n'abondent-elles pas sur un sol qu'on a mêlé de fumier ? Est-on dégoûté de savoir si basse l'origine de tant de bienfaits ? Vous êtes la moisson de Dieu qui attend pour le battage sur l'aire du jugement, et bientôt on la serrera dans les greniers du Père souverain ; oui, la naissance tient à la terre, mais elle a aussi quelque chose de la noblesse du ciel ; peu importe ce qu'elle fut, peu importe une croissance si difficile : la dernière demeure, c'est le ciel.

Et cette nudité, cette faiblesse du corps, ce dénuement si profond où se marque la honte de la condition humaine ? Ne voit-on pas les arts, les sciences et toutes sortes de remèdes pallier ces difficultés ? Voilà même qui souligne la gloire de l'homme plus que sa misère ; car si la mère nature a donné aux animaux privés de raison une peau très épaisse, des griffes, une fourrure, elle a réservé à l'homme ce moyen de tout découvrir qu'est l'intelligence : les bêtes doivent chercher leur protection à l'extérieur, mais l'homme la trouve en lui-même, dans ses propres ressources ; les animaux ne possèdent que ce qui leur fut donné à la naissance, mais l'homme acquiert tout ce que la pénétration de son esprit lui permet d'obtenir selon les circonstances de sa vie et les développements de sa pensée. Ainsi d'un maître qui veut servir un mets de qualité à ses serviteurs et à ses bouviers : il donne à chacun sa part, mais ne fait

rien de tel pour sa femme et son fils, qui règlent sur leur propre appétit ce qu'ils en prendront, quand les premiers ne reçoivent que ce qui leur est assigné. Dans un cas, il fixe une limite ; dans l'autre, il n'y a que la liberté.

Quand donc nous voyons les animaux perdre leurs poils sous l'effet de l'âge ou de la gale, devenir aveugles ou se mettre à boiter, ils ne doivent qu'à l'homme le remède qui les soulage ; mais l'homme, qui de soi-même est nu, doit son vêtement, sa parure, et, au besoin, ses armes à son seul esprit. Est-il boiteux ou estropié, il se déplace à cheval, en bateau, en voiture, ou s'appuie sur des béquilles ; bref, il trouve toutes sortes de moyens pour l'assister. Est-il mutilé, il sait se fabriquer des pieds en bois, des mains en fer, un nez en cire, qui l'aident à lutter contre l'adversité ; il restaure par des médicaments sa santé défaillante, réveille son appétit par des saveurs relevées ; des lunettes soutiennent sa vue qui faiblit (en quoi vous vous montrez plus ingénieux que les Anciens, qui n'utilisaient à cette fin, comme dit Sénèque, que de petits récipients de verre qu'ils remplissaient d'eau). C'est comme un jeu dont la nature s'amuse ; elle est une mère caressante et bienveillante qui rend à son enfant ce qu'elle lui ôte, et qui le console quand elle l'a attristé.

Regarde les animaux, si solides et puissants qu'ils soient — cheval, bœuf, éléphant, chameau, lion, tigre, léopard et autres bêtes du même genre — : quand ils sont vieux, on s'en moque, et quand ils meurent, ils ne sont plus rien. Ils s'abîment dans la vieillesse et succombent à la mort. Il n'y a que l'homme, parce qu'il est doué de vertu et que cette qualité lui appartient en propre, que la vieillesse rende vénérable et la mort capable de gloire et de bonheur ; et la mort pour lui n'est que passage et non disparition. En un mot, certains animaux sont plus résistants que l'homme, d'autres plus rapides, d'autres encore ont les sens plus aigus ; mais aucun ne l'emporte sur lui en dignité, aucun n'a reçu du Créateur des témoignages de sollicitude plus marqués. Dieu a donné à la tête de l'homme l'aspect d'une sphère à la ressemblance des étoiles :

Tandis que les animaux, penchés vers le sol, n'ont d'yeux que pour lui,  
à l'homme il donna un visage tourné vers le haut pour voir le ciel  
et voulut que debout il regardât vers les astres,

comme Ovide le dit si bien, et comme Cicéron l'avait dit avant lui. Il lui a donné des yeux, un front où se réfléchissent les secrets de l'âme, il lui a donné la raison, la parole, les larmes et le rire, qui sont les signes des passions cachées. Certains y ont vu la preuve de sa misère, car les pleurs viennent très tôt chez lui, et le rire très tard ; il est vrai qu'il pleure à sa naissance, et qu'il lui faut quarante jours pour esquisser son premier sourire. Mais cela révèle surtout qu'il est un être doué de prudence, capable d'anticiper sur l'avenir ; sans doute ne connaît-il pas sa fin, que je prétends heureuse s'il prend la vertu pour guide ; mais elle reste difficile, car il entre dans l'arène où les épreuves l'attendent.

La force, enfin, des autres animaux, leur rapidité, les avantages et l'utilité qu'ils présentent, tout cela est au service de l'homme ; il impose le joug aux bœufs qui n'y étaient pas soumis, et passe la bride aux chevaux sauvages. Des ours aux griffes acérées, des sangliers aux défenses redoutables, des cerfs aux bois majestueux, il fait l'ornement de sa table ; des lynx, des renards et des animaux de même espèce qui s'offrent à lui en nombre infini, mais qui sont impropres à sa consommation, il prend la fourrure et le cuir ; il lance ses filets dans les mers, ses chiens dans les forêts, ses faucons dans les airs ; quant aux bêtes dont il ne peut tirer ce parti, il leur enseigne à comprendre sa voix et à obéir à sa volonté : ainsi chaque élément de la nature lui offre-t-il quelque avantage. Tu n'as pas la force du bœuf, mais il laboure pour toi ; ni la vitesse du cheval, mais il galope pour toi ; tu ne sais pas voler comme le faucon, mais il vole pour toi. Tu n'as pas la taille de l'éléphant ou du chameau, mais l'éléphant transporte pour toi une tour, et le chameau une

lourde charge. Tu n'as pas le cuir du cerf, ni la peau de l'agneau ou du renard, mais il les ont pour toi. N'est-elle pas admirable, la réponse du général romain à ceux qui ne cessaient de déplorer ce dénuement : « Je ne veux pas que l'homme possède tout cela, mais qu'il commande à ceux qui le possèdent » ?

Voilà des mots trop brefs, mais qui me semblent tenir d'un côté à la philosophie et de l'autre à la foi catholique. Quant au malaise de l'âme, comme l'appellent les philosophes, si on veut le dissiper et retrouver la tranquillité, on aura avantage à connaître ce que Cicéron en dit dans la troisième journée de ses *Tusculanes*, et à se référer aux propos de Sénèque dans le livre qu'il a consacré à la tranquillité de l'âme. Comme d'autres sujets m'attendent, auxquels je voudrais mettre fin, je ne peux pas parler de tout ; pour l'heure, j'ai bandé la plaie, et indiqué à l'âme les médecins qui la soulageront : tu peux faire appel à eux si ce que j'ai dit ne suffit pas.

En ce qui concerne enfin tes trois derniers sujets de plainte, ils ne méritent pas qu'on s'y attarde : le second livre de nos entretiens a porté en grande partie sur la dureté de la fortune, et il y reviendra encore ; cette dureté même, du reste, ne manquera pas de s'adoucir et de s'atténuer sous l'effet de la brièveté de la vie. La nature a voulu qu'on ne puisse pas prévoir quand la vie prendrait fin : ne cesse donc pas de penser que c'est aujourd'hui, ou bien alors demain.

PÉTRARQUE.

(Traduit du latin par Christophe Carraud.)